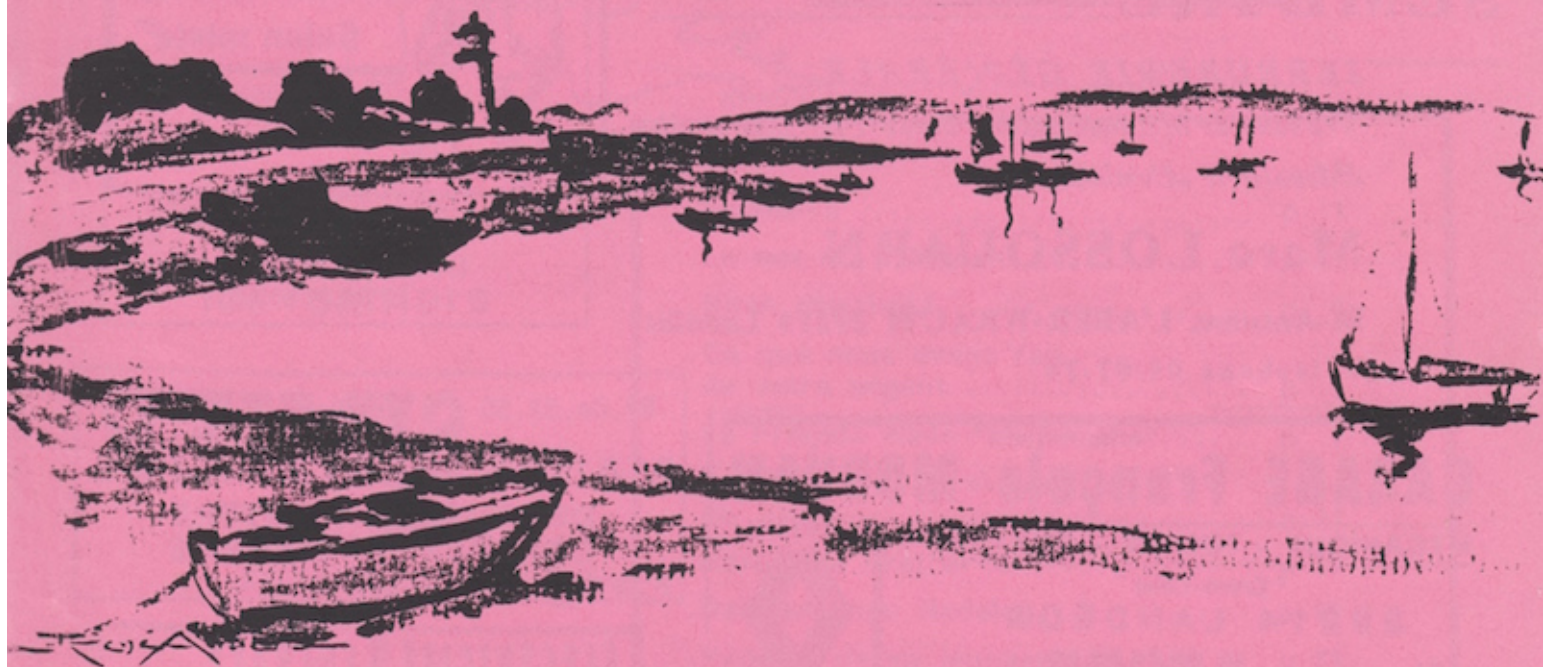


Les cahiers de Landeda



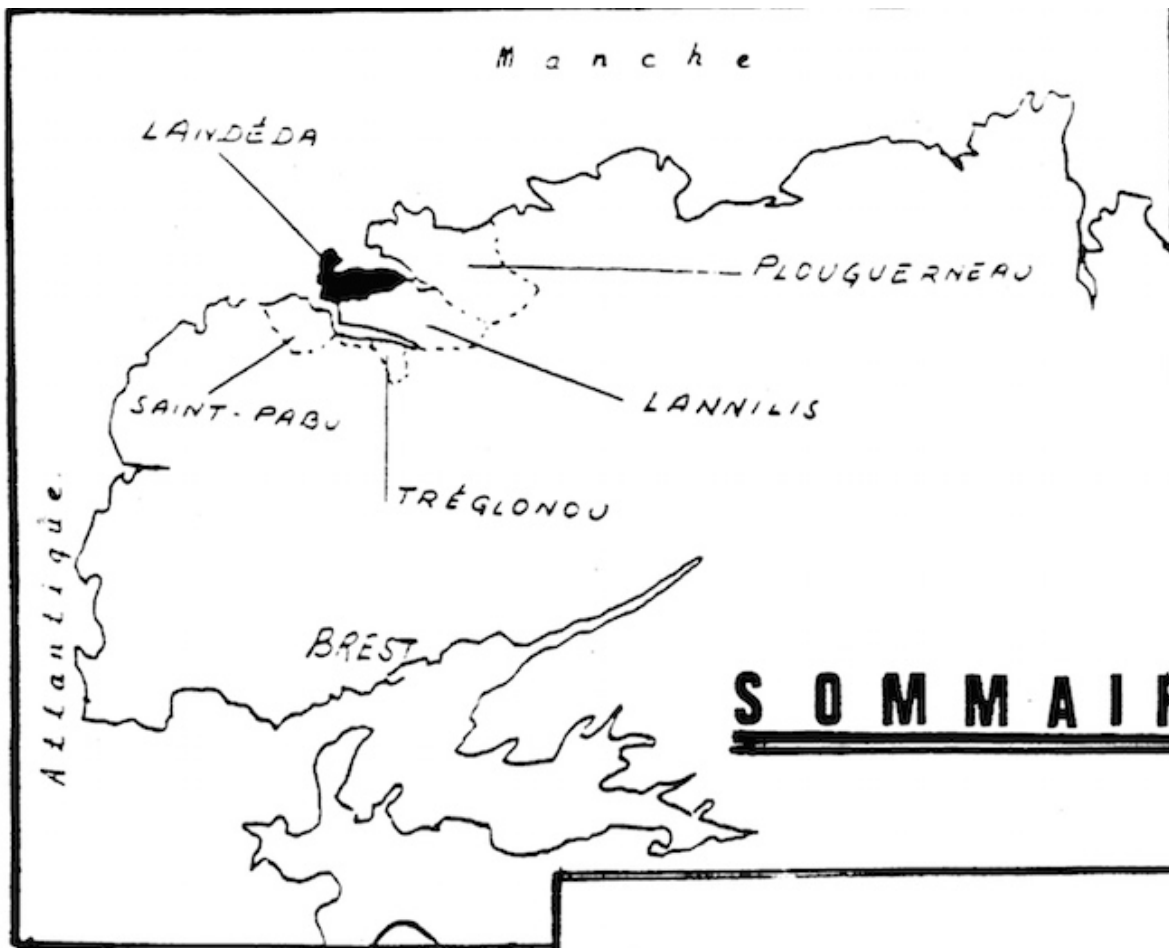
P:18 Plan du marais
de Toul au dour

AMICALE CULTURELLE
DE LANDEDA

DECEMBRE 1989

N° 24

15 francs



SOMMAIRE

les cahiers
de
landéda

.Sommaire	p 1
.Le mot du Président.....	p 3
.Bilan d'activité	p 4
.Ce que nous avons fait de votre argent.....	p 5
.La Frégate école "Melpomène".....	p 7
.Landéda sous la Monarchie de Juillet.....	p 11
.Marais de Prat-al-lan.....	p 17
.Beilhadennou Nedeleg.....	p 19
.Régates de ma jeunesse.....	p 21
.Journal d'un capitaine d'armes....	p 27
.Publicité.....	p 2
	31
	32
	couverture



No 24

LE MOT DU PRESIDENT

Ce cahier N° 24 sera le dernier de nos "Cahiers de Landéda", une série commencée en 1983, à l'initiative de Jacques MICHEL.

Cette modeste brochure trimestrielle n'a eu d'autre but que de vous entretenir du passé de notre chère commune, l'étude de la modeste histoire locale présentant à mon sens, infiniment plus d'intérêt que celle qu'il est convenu d'appeler la "Grande Histoire" que nous avons peu ou prou connue à l'école !.

Que tous nos collaborateurs bénévoles, chroniqueurs, dessinateurs qui ont participé à l'élaboration de notre publication, sans oublier nos poètes et conteurs en herbe, veuillent bien trouver l'expression de nos chaleureux remerciements.

Je serais impardonnable de ne pas évoquer ici la personnalité de notre regretté Président d'honneur et ami, l'Amiral René GEORGELIN, qui nous a permis de reproduire dans nos "Cahiers", des extraits de son extraordinaire documentation sur ce Landéda qu'il aimait tant.

Merci également à vous tous, chers lecteurs, dont les nombreux témoignages de satisfaction resteront pour nous la plus précieuse des récompenses.

Nos Cahiers ne seront pas réédités. Conservez les soigneusement afin que, plus tard, beaucoup plus tard, nos descendants y découvrent des aperçus originaux sur l'existence, les habitudes, les joies, les peines, l'environnement de leurs anciens.

Quant à chacun de nous, au Bureau, il pourra paraphrasant le poète, déclarer comme mot de la fin "*J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage*"

Georges MENUT

NOVEMBRE 1989





Bilan d'activité de L'AMICALE

1984

- Mars Premier numéro des "Cahiers de Landéda"
Parution trimestrielle : 24 numéros de 1984 à 1989
Activité théâtre pour enfants , animée par Madame Omnès
Création de la section "Scrabble" par Jeannine et Jean Cabon
- 16 Septembre sortie culturelle "le Trégor".
Novembre Concours "photos, dessin, poésie".
Gestion de la bibliothèque municipale.
Edition de l'auto-collant "J'aime Landéda".

1985

- 5 Mai Sortie culturelle "Bréhat, Tréguier".
9 Juin Bourse aux cartes postales anciennes, exposition d'agrandissements
17 Juin Proposition d'un jumelage avec une commune d'Alsace
1er Septembre Sortie culturelle "Josselin".

1986

- 15-16 Février Premier salon des artistes locaux
Mai Exposition "2 000 ans d'histoire de Bretagne".
11 Mai Sortie culturelle "La Cornouaille"
7-8 Juin Première foire "antiquités - brocante"
22 Juin Participation à la journée des associations
27 Juillet Bourses aux cartes postales, exposition

1987

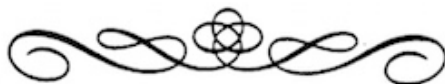
- 13-14 Mars Salon des artistes locaux
17 Mai Sortie culturelle "Saint-Malo, Combourg"
13-14 Juin Deuxième foire "antiquités-brocante"
21 Juin Bourse aux cartes postales, exposition
13 Septembre Sortie culturelle "Le pays bigouden"
20 Novembre Participation au premier salon de l'histoire locale à QUIMPER

1988

- 19-20 Mars Salon des artistes locaux
17-25 Mai Voyage en Périgord
26 Juin Bourse aux cartes postales, exposition
18 Septembre Sortie culturelle "Le pays de Morlaix"

1989

- 2 Avril Quatrième salon des artistes locaux
11 Juin Sortie culturelle "Le golfe du Morbihan"
25 Juin Bourse aux cartes postales, exposition
6 - 11 Décembre Voyage à Paris.



Ce que nous avons fait de notre argent

Fondée en 1983, "L'AMICALE CULTURELLE", après avoir reçu une subvention municipale de 2 000 Francs, s'est toujours autogérée. Les abonnements aux "CAHIERS DE LANDEDA" et leur vente dans les commerces de Landéda et de Lannilis ainsi que la participation de nombreux annonceurs ont été pendant 6 ans notre principale ressource.

Le nombre de nos abonnés est toujours allé en croissant:

1987 : 210

1988 : 231,

1989 : 234

Deux foires à la BROCANTE ont été organisées :

en 1986 , bénéfice : 16 868 F

en 1987 , bénéfice : 12 549 F

La dépense la plus importante provient de l'impression des "CAHIERS". A ce jour, les 21 premiers numéros ont coûté 63 386,99 francs. La gestion rigoureuse a permis de verser des sommes importantes à des associations de la commune et à des oeuvres humanitaires.

Vous trouverez ci-après, les dépenses principales par année. Il faut y ajouter les frais annexes qui incombent à toute association (participation aux événements familiaux, fournitures, réceptions lors des salons des Artistes locaux et bourses aux cartes postales et chaque année aux bénévoles de la Bibliothèque municipale).

D'autre part, l'activité -théâtre animée en 1984 - 1985 par Brigitte Omnès et la section Scrabble ont bénéficié d'aides importantes.

Lors des sorties organisées, l'Amicale ne s'est jamais comportée comme une agence de voyages, bien au contraire, nous avons toujours demandé le plus juste prix aux participants et l'Amicale a toujours offert toutes les entrées pour les visites des sites, monuments, musées.

La situation qui a toujours été satisfaisante va permettre de régler l'impression des trois derniers Cahiers (N° 22, 23, 24). La vente du N° 24 close fin Février 1990 permettra d'établir le solde final.

Je ne voudrais pas terminer ce compte-rendu sans remercier tous nos annonceurs : CMB de Lannilis, entreprises TRECOCAT, BESCOND, LE VOURCH, commerçants et artisans de LANDEDA et de LANNILIS, ainsi que Mme HERRY et Mr HELIES de Landéda, Mme LE TOLLEC, Gildas MORVAN et Yves LEMONNIER à LANNILIS, qui pendant 6 ans ont participé gracieusement à la vente des Cahiers.

.../...

1984	section théâtre	950 F
	section scrabble	574 F
1985	section théâtre	294 F
	section scrabble	952 F
1986	comité de jumelage	16 000 F
	SNSM.....	3 500 F
	section scrabble.....	1 800 F
1987	comité de jumelage.....	5 000 F
	section scrabble	2 500 F
	bibliothèque municipale	5 000 F
1988	Bibliothèque municipale	5 000 F
	Ecole J. Signor.....	2 500 F
	Ecole privée	2 500 F
	Croix Rouge (pour l'Arménie).....	1 000 F
	Téléthon (myopathie).....	1 000 F
	section scrabble.....	1 500 F

Suzanne MICHEL
Trésorière

La cotisation 1990 reste fixée à 20 F



FREGATE ÉCOLE "MELPOMÈNE"



SUR LA MELPOMÈNE...

IL Y A CENT ANS.

Dans le N°2 de nos Cahiers de Landéda 1984, un article de M. H.LE BICOT nous avait retracé la carrière de la "MELPOMÈNE", une magnifique frégate de 50 m de long, de 12 m de large, déplaçant 2072 tonnes, capable de réaliser dans des conditions optima une vitesse de 12 noeuds.

Jusqu'en 1903, on l'affecta à l'Ecole des Gabiers avec 300 hommes d'équipage et une quinzaine d'officiers dont un aumonier.

Désarmée en 1904, on la relègue au cimetière de bateaux de Landévennec et, en 1909, on la retrouve simplement dotée de ses trois bas mâts, mouillée dans l'estuaire de l'Aber-Wrac'h à hauteur du lieu dit Camelet.

Elle y restera affourchée jusqu'en 1923, rabaissée au rôle de ravitailleur en charbon à l'usage des torpilleurs à l'autonomie réduite, se rendant à Cherbourg. On la reverra ensuite à Lorient où elle existe, devenue ponton, en 1940.

Au cours de la guerre 39.40, un bombardement a fait disparaître à jamais ce qui fut jadis un voilier magnifique.

Nous avons retrouvé, publiés il y a 40 ans, les souvenirs d'un "diplômé" qui participa à une croisière de la Melpomène à la fin de l'autre siècle. On désignait, sous ce vocable, les jeunes gens issus des Ecoles formant, comme à Paimpol, les futurs officiers au Long Cours de la Marine marchande. Ils effectuaient sur la frégate leur service militaire obligatoire en compagnie des apprentis gabiers tant il est vrai que, pour un marin, la voile restera toujours le meilleur des apprentissages. Une revue, vieille de 50 ans, relate le "journal de bord" de cette jeune recrue, sans doute exempte des corvées imposées aux gabiers, mais astreinte par ailleurs aux multiples obligations et à la discipline qui sont le lot de tous les marins de voiliers.

L'arrivée à bord. Ayant à peine franchi la coupée, tout de suite un incident. D'une permission régulière, j'arrivais "à la traîne" vers midi mais après le repas. Toutefois, ma ration mise à part est apportée des mains d'un camarade : morceau de pain, une assiette de "fayots" à déborder et le quart de vin. Empêtré par mon sac, j'ai le malheur de faire tomber trois ou quatre gouttes de sauce sur le pont briqué à blanc. Ah ! mes aïeux ! Quel concert d'injures, de coups de sifflets, d'appels. Notre chef de poste m'entraîna aussitôt tandis que deux apprentis couvraient d'eau de chaux (?) les marques de ce reparable outrage.

Le réveil. On a dormi dans le hamac dont la toile, lavée chaque quinzaine tient lieu de drap. On se couche en maillot et caleçon, les souliers sans clous roulés dans la chemise de laine formant oreiller. Sommeil de 20 ans jusqu'à la diane en fanfare des tambours et clairon. En quelques minutes il faut rouler le hamac, le porter au bastingage et....satisfaire son besoin naturel et déjà siffle l'appel !. Bousculade sans nom vers les "poulaines" (par euphémisme nous dirions les toilettes!) des matelots. Imaginez une plateforme en prolongement, à ciel ouvert, le long du beaupré. De part et d'autre un banc creux de 4 places et un urinoir pour six face à la mer. Représentez-vous plusieurs centaines d'hommes se précipitant vers ces lieux libérateurs tel un troupeau harcelé et que plusieurs nuits aux fers puniraient si un malheureux trop pressé venait à se soulager dehors.

La toilette quotidienne dite "lavage corporel".
Elle suit la prière en commun et le café accompagné d'un "boujaron" de tafia (1).

Par groupes de 10 autour d'une baille d'eau douce, à raison d'un ou deux litres d'eau par homme, le torse et les pieds nus, chacun se lavait à sa guise dans cette eau savonneuse commune. Bien vite, la nécessité venait à bout de la répugnance.

La vie à bord. Chaque matin, après le lavage du pont en cadence, l'officier de compagnie passait l'inspection, inspection dont se chargeait des dimanches et jour de gala, le Commandant flanqué de son Etat Major. Un défilé par quatre, au pas cadencé sur le pont, précédé des tambours et clairon, terminait la cérémonie.

Le lavage du linge. Représentez-vous 300 hommes accroupis sur 300M2 de pont savonnant et rinçant leurs effets dans quelques litres d'eau douce que l'eau de mer complétait pour certaines pièces. Quant au séchage, quelle affaire ! Un millier de morceaux amarrés par des fils de carret (2) sur des cartahus affalés un instant à portée de la main puis hissés brusquement en tête de mât. Tant pis pour les trainards, leur linge mouillé leur restait sur les bras ! Le bateau est donc sous un grand pavois de linge flottant au gré de la brise. Le soir, tout est sec. On largue le cartahu. Tout s'affale, pêle-mêle, sur le pont et chacun de se précipiter pour récupérer ce qui lui appartient.

L'emploi du temps. Jusqu'au soir, les exercices se succédaient sans arrêt : embarcations, fusil, grément, matelotage et manoeuvres sous voiles. Pour couronner le tout, il fallait hisser le soir à bord les lourdes chaloupes mises à l'eau le matin. Cent hommes sur chaque garant avec des retours et "Oh ! Hisse !" en courant au sifflet.

L'auteur signale aussi quelques habitudes, héritées de la Marine de jadis, et, entre autres, celle-ci : "Pour peindre, on ne se servait de pinceaux que pour la coque extérieure, noire à batteries blanches. Partout ailleurs, on procédait à l'aide de bouchons d'étoupe et la peinture était ensuite lissée avec la paume de la main et cela dans les moindres recoins".

Les repas à bord. Il y avait 4 cuisines : celle de l'équipage, celle des officiers mariniers, des officiers subalternes et celle des officiers supérieurs.

Les matelots devaient se débrouiller avec leur seul "maître-coq"⁽³⁾. Outre la classique corvée d'épluchage de pommes de terre, le chef de plat de semaine devait, muni d'une broche, se rendre à la cuisine où trônait un baquet plein de viande grasseuse et saignante. Choisisant au mieux un de ces morceaux, il l'embrochait pour le jeter dans une bassine

(1) rhum très ordinaire dont la distribution était règlementaire

(2) ficelle goudronnée

(3) le cuisinier (du verbe anglais to cook : cuire)

pleine d'eau bouillante qui transformait sa viande en bouillie.

La Melpomène (la Melpo) comme on disait (1) assurait deux croisières annuelles, l'une dite d'été par Belle-Ile, l'île d'Aix, la Pallice avec retour par Quiberon où avaient lieu les examens de fin de campagne et celle d'hiver, plus importante, vers Madère, les Canaries, les Açores, les îles du Cap Vert et... Dakar.

Notre héros évoque une terrible tempête subie au large des Açores "Notre bateau, mâts de perroquet calés, sous voilures des plus réduites, flotte comme un bouchon écrasé d'eau dans le bruit infernal des lames déferlantes mêlé au sifflement rageur du vent dans la mâture et aux hurlements des ordres donnés".

On conçoit sans peine qu'après un tel régime, nos apprentis sortaient du cours bien "amarinés" comme on dit....

Et pourtant, 50 ans plus tard, l'auteur qui signe Jean de la Brume, déclare, en conclusion:

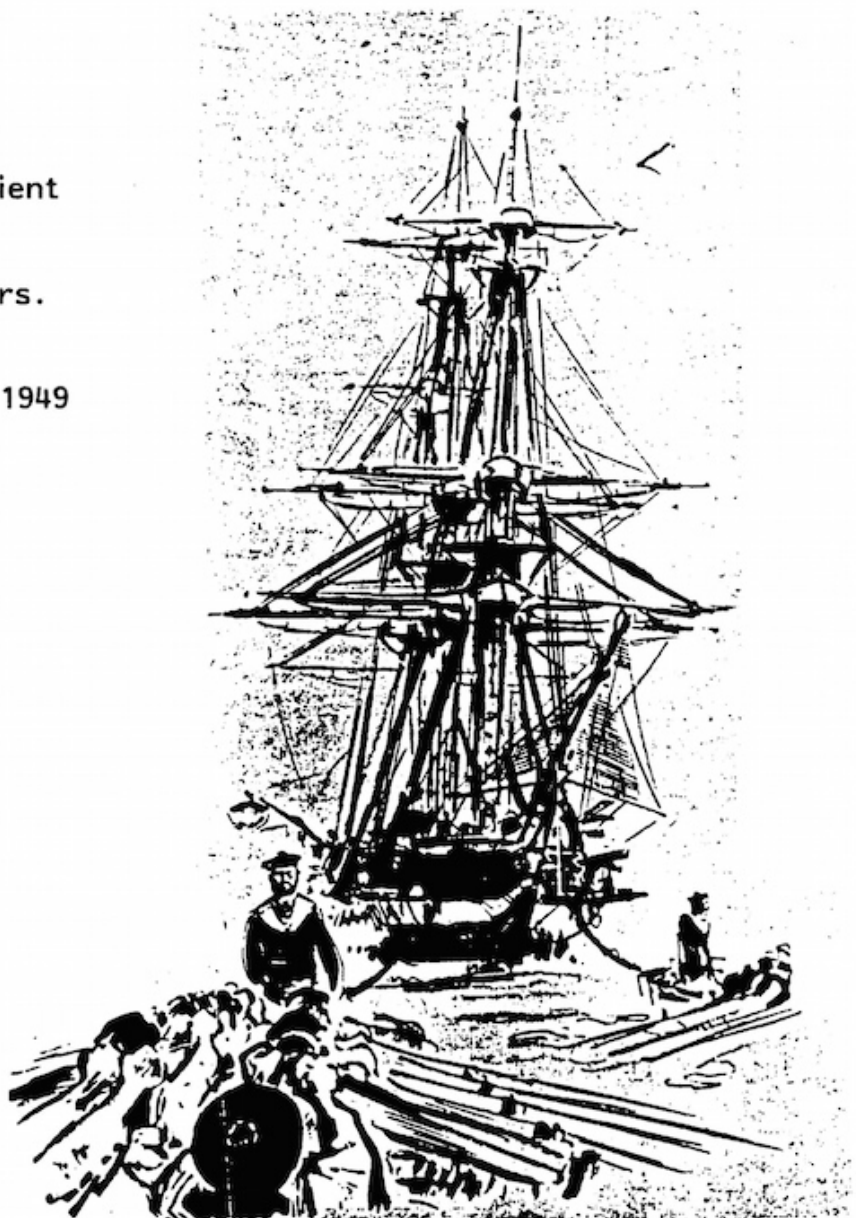
De cette rude école, il ne reste en ma mémoire qu'un vivifiant et sympathique souvenir.

(1) Les vieux brestois l'appelaient "La Belle Paumelle" (sorte de gant de cuir qui protégeait la paume des voiliers.

Source : Marine Nationale de 1949

Les illustrations sont signées
A. BRENET

G. MENUT . 1989



LANDEDA sous la monarchie de Juillet

LES DECES. (suite)

VICTIMES DE LA MER

Nous distinguerons ici les morts originaires de Landéda et les autres, morts sur notre côte ou dans notre commune et qui n'ont pas été retenus dans les statistiques.

1-Originares de Landéda

- 10 Avril 1837 : Guillaume Kerleroux 32 ans, décédé à l'île Béniguet. (corps transporté à Landéda).
- 15 Mars 1839 : François Le Verge, cultivateur, 59 ans, noyé le 11 Février, dont le cadavre a été retrouvé à l'île Baodic
- 6 Avril 1842 : François Marie Bellec, mousse sur le navire "François l'Ossian" , décédé à l'Hôtel Dieu de Marseille.

Mourir noyé, c'est le sort qu'aurait pu connaître le jeune Jean Marie Jézégou, 10 ans, à Cézon: "l'enfant tombé dans la mer sur la tête faisait partie du bateau de Jézégou François, son frère, le 15 Juin 1839 à 9 heures du matin et risquait de se noyer sans l'intervention de Laurent Ach".

2-Les autres

- 27 Octobre 1836: "cadavre inconnu, trouvé au bord du rivage de l'île nommée Garo, environ 8 heures et demi du matin, vêtu d'un gilet bleu et blanc sans manches, un autre gilet avec manches, dessous diverses étoffes, pantalon bleu raccommodé en toile, un caleçon en toile, une chemise en grosse toile, une paire de bas bleu clair, une paire de souliers raccommodés, tout défiguré, taille d'environ 5 pieds."
- 9 Mars 1837 : François Le Saux, profession matelot du navire "Cinq frères", décédé chez le sieur Bellec Pierre à l'Aber-Wrac'h, 49 ans, né à Penvénan (Côtes-du-Nord)
- 25 Octobre 1839: Edouard Balise Valère Postel, noyé hier à 9 heures du matin dans un rocher nommé Carrec Annaé, matelot faisant partie de l'équipage du navire nommé "Le Cygne" naufragé dans le dit Carrec Annaé, né à

Port-Bail à Granville (Manche) sur la déclaration faite par Jacques Piel, capitaine du navire "Le Cygne", âgé de 50 ans, lequel a déclaré être sur l'endroit quand il est noyé et Pierre Polange, profession de capitaine, 49 ans, demeurant en relâche au port de l'Aber-Wrac'h.

- 5 Janvier 1841 : Pierre Jacques Douzouville, décédé chez le sieur Pierre Bellec aux Angès, capitaine du navire "la Bisquine", né à Saint-Vaast (Manche), 52 ans.
- 22 Mars 1841 : Auguste Jacques François Boitel, décédé en tombant du haut du mât de la goélette "La Palmyre", novice, 16 ans, né à Vrasville (Manche).
- 15 Octobre 1842 : Jean Augustin Bellanger, 39 ans, matelot sur le lougre "la Lise", né à Saint Valory
- 3 Mars 1843 : Georges Lelin, 26 ans, matelot décédé à bord du brig "l'Amélie", à l'Aber-Wrac'h, né à l'Île aux Moines (Morbihan)
- 20 Juin 1844 : Jean Mathurin Durand, 18 ans, apprenti sur le "Guillaume Tell", né à Noirmoutiers (Vendée) est décédé le 18 emporté par un coup de mer.
- 14 Novembre 1844: Mathurin Binvel, matelot, 44 ans, né à Baden (Morbihan) décédé à bord du chasse-marée le "Saint-Paul".
- 20 Janvier 1846: Auguste François Richeux, 13 ans, né à Saint-Briac (Ille-et-Vilaine), mousse à bord du brick "le 10 Mars" étant à larguer le petit foc, hier, à 2 heures du soir au port de l'Aber-Wrac'h, tomba dans la mer et disparut à l'instant d'où il a été repêché le même jour à 11 heures du soir par les équipages".



LES MILITAIRES

Dans les décès enregistrés, un certain nombre concerne des militaires morts en métropole ou loin de France.

1. En métropole.

10 Avril 1831:

Jean-Marie FOURNE, 26 ans, fusilier à la 2ème compagnie du 1er bataillon du 20ème régiment d'infanterie de ligne, décédé à l'Hôtel-Dieu de Marseille.

24 Avril 1833 :

René Marie LUCAS, 23 ans, 2ème canonnier conducteur à la 8ème batterie du 11ème régiment d'artillerie, décédé à l'Hôpital du Val de Grâce de Paris, suite de fièvre.

1er Août 1833:

Guillaume Marie LE DEUN, 22 ans, 2ème canonnier servant au 1er régiment d'artillerie 16ème batterie, décédé à l'Hôpital civil de Douai, suite de gastro-entérite.

18 Février 1835 :

Joseph POTIN, 25 ans, soldat au 64ème de ligne, décédé à Clermont-Ferrand.

18 Février 1835 :

Jean-Marie LE VOURCH, 17 ans, apprenti marin, décédé à l'hôpital maritime de Toulon

24 Avril 1835 :

Yves GUEGANTON, 24 ans, voltigeur au 65ème régiment d'infanterie de ligne 3ème bataillon, décédé à l'hôpital militaire de Lille (dysenterie chronique).

1er Mai 1840 :

Jean-Marie LE VERGE, 24 ans, 2ème soldat à la compagnie d'infirmiers militaires du Val de Grâce (pneumonie typhoïde).



Infanterie de ligne.



Artilleur à pied, 1833.



Infirmier, 1820. 1835.

28 Août 1840 :

Yves Marie LE GOFF, fusilier à la 3ème compagnie
3ème bataillon 21ème de ligne, décédé à l'hôpital
militaire de Brest.

4 Avril 1841 :

François LE VERGE, 22 ans, matelot de 3ème classe
sur "la Néréide", décédé à l'hôpital militaire de
Brest.

8 Août 1841 :

Jean-Marie LE DUFF, 28 ans, matelot de 2ème
classe, décédé aux hôpitaux de la marine à Brest.

1er Novembre 1841 :

François LE VOURCH, 23 ans, lancier au 2ème
escadron du 2ème régiment de lanciers, décédé à
l'hôtel-Dieu de Nantes (fièvre).

10 Juillet 1842 :

Charles MAZE, apprenti marin, décédé à
l'hôpital de Saint-Mandrier (Var),
sans autres renseignements

24 Septembre 1844 :

Yves Marie OMNES, 17 ans , en rade
d'Hyères, marin embarqué sur la
frégate "l'Attalante".

15 Décembre 1844 :

Yves FLOCH, chasseur au 21ème
régiment d'infanterie de ligne
3ème bataillon 5ème compagnie,
décédé à Brest

6 Mars 1846 :

Jean TILLENON, 22 ans, ex-canonnier
conducteur réformé du 9ème régiment
d'artillerie, décédé à l'hôpital
militaire de Strasbourg
("ephtisie pulmonaire").



Chasseur-Lancier, 1825.

Lanciers de Nemours, 1832.

LANCIERS



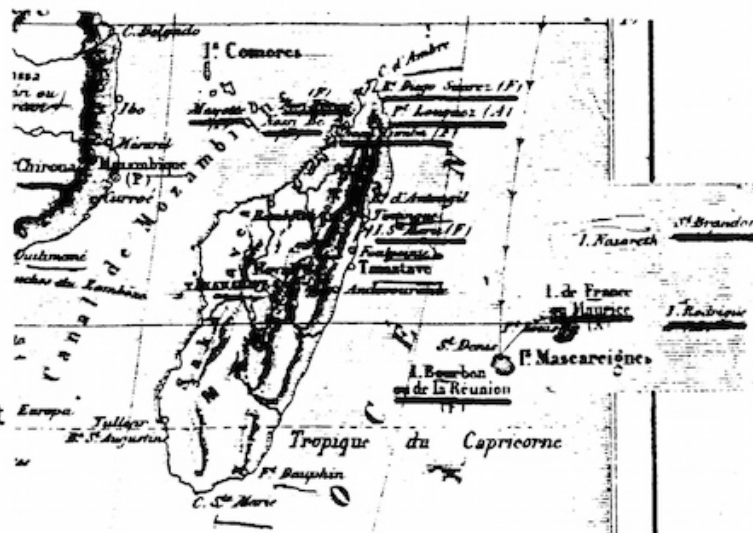
marins

2. Madagascar

Cette grande île de l'Océan indien avait vu l'implantation de comptoirs français dès le 17ème siècle : Fort-Dauphin, Foulpointe, Tintingue...

Mais ce fut un échec.

Fort-Dauphin, Foulpointe furent abandonnés en 1825, Tintingue sur la côte est en 1831.



C'est avant cette date que deux jeunes hommes natifs de Landéda sont morts dans ce petit port. Le registre mortuaire tenu à l'hôpital maritime du port de Tintingue mentionne : "le directeur certifie que le nommé CALVARIN Jean-Marie, matelot de seconde classe de la gabare "la ZELEE", né le 15 Janvier 1806 à Landéda est entré à l'hôpital le 3 Avril 1830 et y est mort le 13 Avril". La matricule ouverte en 1826 précise que ce Jean-Marie CALVARIN, embarqué à Bordeaux en 1826, bénéficia en 1827 d'un certificat le dispensant du service dans l'armée de terre "ce marin ayant obtenu au tirage le n° 56 compris dans le contingent". Naufragé sur l'île Sagor le 17 Mai 1827, retour à Brest, réembarquement... C'est ainsi qu'on le retrouve dans l'océan indien et à cette époque pas de canal de Suez ! On peut se demander si la dispense de 1827 ne lui a pas été fatale !.

Le 13 mars 1831, le directeur du détail des hôpitaux militaires et maritimes du port de Tintingue signale que le nommé Jean-Marie BERNICOT, ouvrier au corps royal d'artillerie de la marine de la 1ère compagnie, né à Landéda est entré à l'hôpital le 23 Février 1831 et y est mort le 13 Mars.

3. En Algérie

L'expédition d'Alger qui marque la reprise de l'activité coloniale française fut décidée par Charles X (Mai 1830) qui pensait que des succès militaires pouvaient calmer le mécontentement de la nation.

C'est à propos d'une dette française dont le règlement tardait à intervenir que le dey d'Alger Hussein s'emporta et frappa le consul de France. Ce coup d'éventail fut le prétexte qui détermina l'intervention française marquée le 5 Juillet 1830 par la prise d'Alger.

La monarchie de Juillet songea un moment à évacuer l'Algérie, mais les attaques des indigènes obligèrent les Français à élargir leurs positions littorales et à faire la conquête progressive de l'arrière-pays.

Ce n'est qu'en 1847 qu'Abd-el-Kader fit sa soumission, ce qui assura définitivement la domination de la France.

Mais cette conquête coûta 6 milliards et plusieurs milliers de morts parmi lesquels plusieurs jeunes de Landéda qui moururent loin du sol natal.

24 Octobre 1834:

François GUIZIOU, 28 ans, Armée d'Afrique, canonnier à la 4ème compagnie des canonniers gardes-côtes, décédé à l'hôpital militaire de Bône.

2 Novembre 1840 :

Jean-Marie SYLVESTRE, 25 ans, chasseur à la 5ème compagnie du 1er bataillon du 12ème régiment léger, décédé à l'hôpital militaire d'Oran (pneumonie)

4 Février 1842 :

Claude POTIN, 5ème bataillon de chasseurs à pied, décédé à l'hôpital militaire de Mostaganem

14 Décembre 1842 :

Jean-Marie PELE, 22 ans, chasseur au 2ème bataillon d'infanterie légère d'Afrique, 4ème compagnie, décédé à l'hôpital militaire de Milianach (tétanos suite d'amputation partielle du pied).

13 Juin 1846 :

Désiré Emmanuel BELLEC, 25 ans, sergent à la 3ème compagnie du 1er bataillon du 2ème régiment d'infanterie de ligne, décédé à l'hôpital militaire de Ligelli (fièvre "intermittante" pernicieuse comateuse).

J. MICHEL



MARAIS DE PRAT AL LAN

Mon père Gongat LE VERGE, dit Gongat ar Prat, est né en 1910 dans la maison "Ty Prat" où habite J.M. TURPIN actuellement, à côté de la maison Ty Gwen dite maison hantée ?

Il a vécu jusqu'en 1930 dans cette ferme qui était louée par mes grands-parents^{CM}. Paul MORVAN de LANNILIS.

Le prix du bail consistait à entretenir l'ensemble de la propriété et de fournir une quantité de blé. Pendant vingt ans, mon père a participé avec ses frères et soeurs aux travaux de la ferme. Actuellement, nous appelons cet ensemble "le marais de Toul an Dour". Mais à l'époque une grande partie était cultivée (carottes rouges - choux St Briec - seigle betteraves et carottes fouragères - pommes de terre - prairie à foin paturages pour 9 vaches et 2 chevaux).

En fait, le marais était seulement situé autour du lavoir du Milieu (Poul Kries) tout le reste était entretenu et les ruisseaux étaient nettoyés régulièrement. Mon père se souvient du raz de marée de 1925 où la mer était venue jusqu'à la maison. Il y avait aussi un four à goémon et des terrains réservés au séchage en bordure de la côte.

Pour avoir accès aux 2 lavoirs (Poul Kreis et Toul Loudour) les personnes devaient consacrer une journée de sarclage pour bénéficier de l'installation.

Il y avait une bonne ambiance autour de ces lavoirs. Lorsque ma grand-mère maternelle qui habitait en face de Toul Loudour, entendait les rires de lavandières, elle disait à mon grand-père "Donne moi ton pantalon, il a besoin d'être lavé".

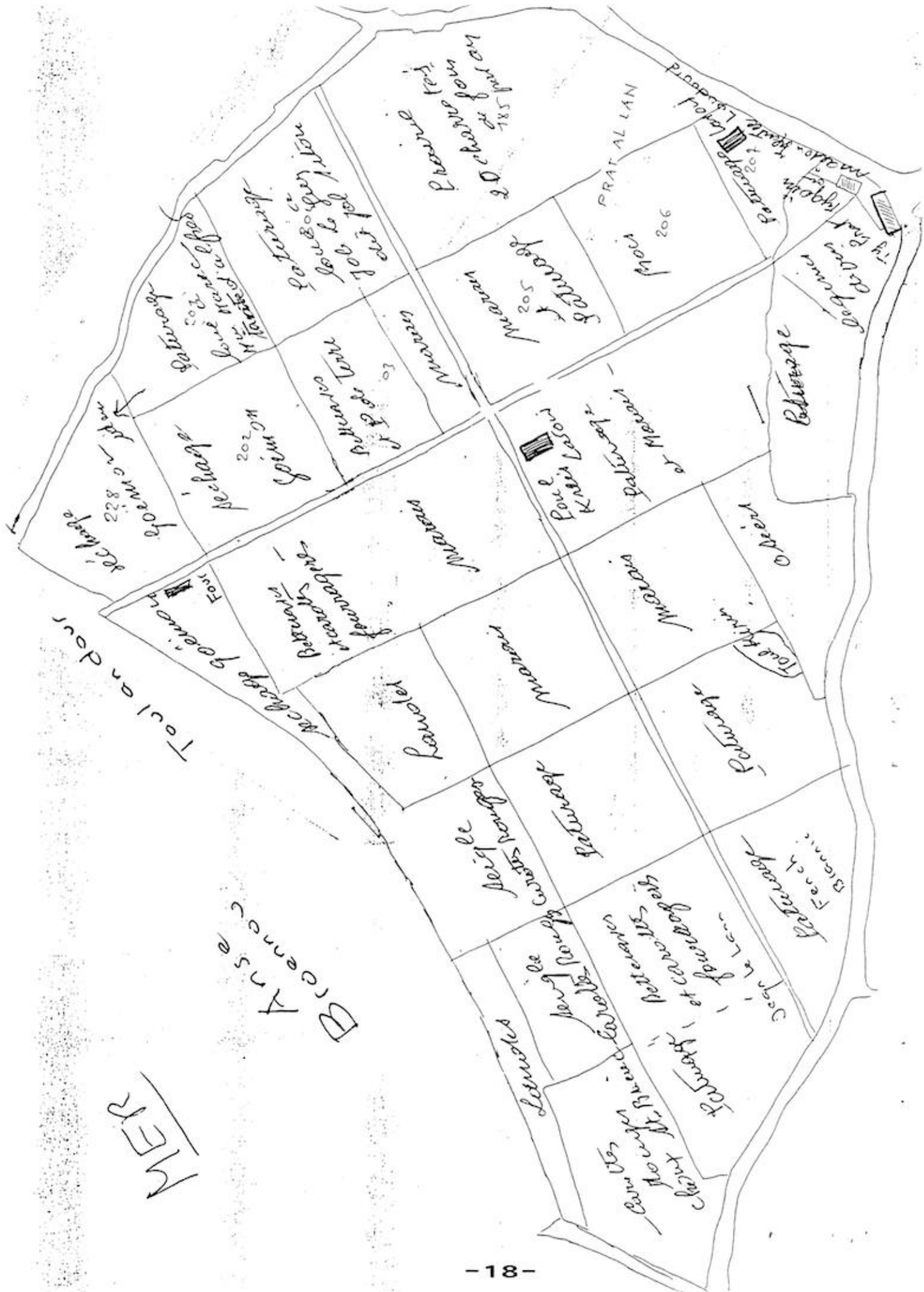
Je souhaite profondément que le conservatoire du littoral puisse remettre en valeur l'ensemble de ces terrains mais en conservant le style du passé et l'harmonie du site.

René LE VERGE
Juillet 1986

MER

BRANC
ANS

Tail and dour



BEILHADENNOU NEDELEG

(vers 1930).

Dans les derniers jours du temps de l'Avent, commençaient les veillées de Noël (Beilhadennou Nedeleg) qui se prolongeaient tout le mois de Janvier tant au bourg qu'à la campagne. Les familles voisines, parentes ou amies s'invitaient à passer des soirées les unes chez les autres. Une veillée était un événement !. Le calendrier des rencontres était fixé quelque temps à l'avance. Il était courant de réunir deux ou trois familles. Le cérémonial ne variait guère.



Les invités arrivaient à partir de huit heures, après souper. Quand chacun avait trouvé sa place les jeux pouvaient s'organiser. On sortait les dominos de la boîte, les cartes de lots du sac qui contenait les quatre-vingt-dix pions.

Certains acharnés préféraient la belote ou d'autres jeux de cartes plus simples, plus accessibles aux enfants. Mais c'étaient le loto et les dominos qui avaient la faveur.

Ah, ces inoubliables parties de loto !. Chacun des joueurs avait devant lui deux cartes à fond vert portant des lignes de cinq chiffres ou nombres permettant les combinaisons gagnantes. En petits tas, près des cartes, des bigornes colorées, rapportées des dunes ou des haricots secs ou encore des fèves qui servaient à marquer les numéros sortis. L'énoncé de certains chiffres ou nombres attirait de la part de l'un ou de l'autre joueur des commentaires plus ou moins spirituels, réminiscence du vocabulaire des-corps de garde du Dépôt des Equipages de la Flotte ou des casernes. Ces interventions brisaient un peu la monotonie de l'énumération.

Au milieu de la table était disposé l'argent mis en jeu. Oh! ce n'était pas une fortune contrairement au slogan moderne : "le loto ça peut rapporter gros!". En général, la mise était de un sou ou deux sauf à la dernière partie où le chanceux qui pouvait prononcer triomphalement: "Quine!" récoltait une petite poignée de pièces de cinquante centimes.

Vers dix heures, la maîtresse de maison annonçait qu'elle allait servir le café dont la bonne odeur se répandait depuis un moment dans la pièce. Il fallait ranger -un peu à contrecœur- cartes de loto, pions, dominos et autres accessoires.

Avant le café, il était d'usage d'offrir aux hommes un verre de vin rouge, puis les grands bols en faïence faisaient leur apparition sur la table et bientôt y fumait le café noir ou au lait suivant les goûts. Les plus en appétit se beurrèrent des tartines, les autres se contentèrent de grignoter des biscuits.

Les grandes personnes commentaient les événements du moment, familiaux, locaux ou nationaux. On évoquait aussi parfois la Grande Guerre dont le souvenir était encore tout proche.

Les enfants, tombant de sommeil, s'endormaient sur leurs avant-bras croisés sur la table. "Il va être temps de rentrer", disaient les mères, "demain, il y a école".

Mais, avant le départ, une dernière gâterie faisait partie de la tradition : le "banne hini krenv" pour les hommes et le "banne hini douz" pour les femmes. La table s'ornait de bouteilles d'un usage peu courant : Rhum ou Eau de vie - Cassis, Saint-Raphaël ou Malaga... Et l'on trinquait au "Bloaz Nevez".

Nous aimions beaucoup ces soirées qui resserraient les liens de famille ou de voisinage tout en donnant l'occasion de marquer sympathiquement les fêtes de Noël et du Nouvel An.

Georges LE GENDRE



REGATES DE MA JEUNESSE

Chaque année, la belle saison ramenait pardons et fêtes locales. Les vieilles chapelles de Sainte Marguerite, Broennou, La Motte en Lannilis et même, il y a plus longtemps, Saint Laurent de Troméec reprenaient vie ces jours-là, où, sous des tentes faites d'anciennes voiles encore marquées de leurs numéros matricules on pouvait, après vêpres, se rafraîchir à l'ombre.

Il était, toutefois, deux journées qui faisaient date parmi ces festivités locales : la fête religieuse au bourg, le Pardon et, à l'Aber-Wrac'h, la fête profane : les Régates.



38 - L'ABERVRACH (Finistère). - Le Port, un jour de Régates



A l'époque, la procession du 15 Août, serpentant parmi les baraques foraines brusquement silencieuses avec ses reliquaires, ses lourdes et magnifiques bannières, ses ex-voto, réunissait dans une même ferveur, au son des cantiques entonnés à pleine voix et des joyeuses sonneries de cloches, derrière la grande croix d'or, tout un monde de porteurs et de porteuses dont nos jeunes femmes en magnifiques toilettes et châles blancs, coiffées de ces délicieuses cornettes évocatrices des hennins d'un lointain Moyen-Age (1)

(1) Les Anciens rappellent encore ces temps plus lointains où précédant le maire ceint de son écharpe et le Conseil Municipal au complet, le garde champêtre KERSEBET, sabre au clair, participait lui aussi à la procession.

...

La date des Régates, tributaires de la marée, n'était pas fixée. Elles ne présentaient pas du tout l'aspect des Régates d'aujourd'hui. En un temps où les "big-boys" s'appelaient focs ballons, le safran un gouvernail, le bôme un gui et des rafales de 8 Beaufort un vent de 3 ris, c'étaient essentiellement des fêtes locales, en ce sens que n'y participaient que des gens de LANDEDA et des communes voisines.

Chacun connaissait et les bateaux concurrents, et le nom de leurs constructeurs si bien que l'esprit de quartier, et même de clocher apportaient un piment tout particulier au spectacle.

Bien longtemps à l'avance, ces compétitions alimentaient les conversations. On s'en entretenait partout et, singulièrement le soir, sur la cale où jusqu'au crépuscule, les hommes aimaient venir, tout en devisant, fumer leur dernière cigarette, jouer "calic" disait-on.

Bien avant la fête, des membres du Comité, présidé à l'époque par Monsieur Yvon OULHEN, ostréiculteur et ex-capitaine au Long cours, allaient quêter de porte en porte. Nos voisins Lannilisiens recevaient aussi leur visite et leur versaient volontairement leur obole.

Toutes ces générosités permettaient d'attribuer aux vainqueurs des prix intéressants pour l'époque (il y a plus d'un demi-siècle!) 20, 30, 50, 60 F.

Arrivait enfin le samedi précédant les Régates. Toute une équipe de bénévoles s'affairait aux préparatifs. La cale était soigneusement dégagée, balayée et non moins soigneusement barricadée, car, pour y accéder, les spectateurs devaient acquitter un prix d'entrée, recevant en échange, en guise de "laissez-passer" un carton ovale à oeillet qu'on accrochait au revers du veston à l'instar d'une décoration.

On plantait le mât de cocagne dûment suiffé devant le café LE GALL (actuellement "WELCOME" de Madame et Monsieur HELIES). Une autre équipe avait puisé dans les réserves périmées du sémaphore ou dans les séries de la Maison OULHEN Frères, qui, à l'époque, armait de nombreux navires (1), une collection de pavillons du Code International. Fixés au sommet des mâts plantés tout au long de la route du Port, de la Poste à l'usine des Produits Chimiques, ces vétérans de la timonerie, qui, jadis claquaient joyeusement au vent dans la mâture des grands voiliers, terminaient là leur carrière comme objets d'ornement.

Les Anciens racontaient -mais les Anciens ont parfois mauvaise langue- qu'avant 1914, chaque débitant avait coutume d'offrir à l'équipe chargée d'installer un pavillon devant son établissement, une consommation, une "goutte" comme on disait alors car c'était bien souvent du rhum, ou du tafia. En fin d'après-midi, après avoir contemplé non

(1) Voir "Cahiers de Landéda" N° 16

sans fierté le résultat de leur travail, après s'être félicités de la générosité des commerçants, plusieurs membres de la valeureuse équipe rentraient au logis nantis de ce qu'un vieil oncle appelait pudiquement des "souliers à bascule".

Les charrettes des marchands de bière et de vin entassaient dans les cours et même sur la route, les casiers garnis de bouteilles. Bock Lambé, bocks Paillette, bocks Kérinou et autres bocks Esta, qu'êtes-vous devenus, avec vos bouchons de faïence à joint de caoutchouc et votre fermeture à ressort ?

Le dimanche matin le Comité décidait du parcours qui variait en fonction de la direction du vent. On affichait sur la cale le plan de course et dès lors, les commentaires allaient bon train. Les connaissances des vieux marins rompus aux finesses de la navigation, familiers des courants et contre courants de l'estuaire, étaient mises à contribution. Les concurrents venaient se faire inscrire et recevaient leurs "guidons", petits pavillons triangulaires jaunes, rouges ou verts qui, fixés à la corne, permettaient aux spectateurs et au jury de bien reconnaître les différentes séries en course.

Couraient ensemble les plaisanciers de moins de 2 tonneaux, les plaisanciers de plus de 2 tonneaux, les goémoniers avec grand'voile et trinquette, et enfin, les bateaux de pêche. Dans cette dernière série figuraient chaque année des pêcheurs du Corrégou en PLOUGUERNEAU. Construits à CARANTEC, c'étaient de belles unités qui, sous leur grand voile, leur flèche carré, leur trinquette et leur foc avaient vraiment fière allure.

Participaient aussi à nos régates, mais avant 1914, des palangriers de ROSCOFF, magnifiques voiliers aux allures de yachts, dont l'un, le "REDER MOR", patron GUYADER, s'était permis une année de décrocher un premier prix aux célèbres régates du HAVRE (1).

En cette occasion, on sortait le bateau de sauvetage et notre "MADELEINE" à rames assurait la sécurité. Pas encore question de "zodiac" à l'époque !.

Le jury se tenait sur un chaland mouillé dans le prolongement de la cale. Les départs, sauf pour les grands bateaux de pêche, s'effectuaient voiles amenées.

Au coup de fusil (2)) qui tenait lieu de signal de départ, c'était un spectacle fort divertissant que toutes ces voiles soudain déployées et l'envol, quelque peu désordonné des voiliers, dans l'inévitable concert de cris, de jurons, d'interpellations lancées dans le vent.

(1) On raconte que sa supériorité s'était révélée telle que des experts avaient contrôlé la coque pour voir s'il ne possédait pas un moyen supplémentaire de propulsion

(2) Avant 1914, Monsieur de POULPIQUET de Lesmel prêtait une antique couleuvrine se chargeant par la gueule. Le départ se faisait donc au canon, comme dans les grandes régates

Le départ se faisait toujours vent arrière. Pour la circonstance outre les focs ballons disposés en spinakers, certains concurrents augmentaient encore la surface de leur voile en tendant au-dessous du gui (ou bôme) une trinquette supplémentaire.

Il fallait contourner un but devant la cale de Bourrac'h à Perros, remonter vent et courant de bout jusqu'au Petit Pot de Beurre, revenir en laissant sous le vent un canot-but mouillé dans la baie des Anges et regagner ensuite la ligne d'arrivée face à la cale.

La série des petits plaisanciers ne dépassait pas la tourelle du Breac'h Vert.

Les "plus de soixante ans" se souviennent encore du père Saik QUERNE, pêcheur et matelot pilote à qui revenait tous les ans la charge d'occuper ce canot-but en compagnie d'une bouteille de 12° à laquelle il donnait, pour vaincre l'ennui, de fréquentes accolades.

Pendant ce temps, se déroulaient dans le port d'homériques courses à la godille pour enfants et adultes et aussi, à une époque où les moteurs étaient rares, des joutes à l'aviron que gagnaient presque tous les ans les gars de TREGLOU, spécialistes des filets de barrage. Ces pêcheurs sillonnaient nuit et jour les deux Abers sur leurs barques à quatre rames dont on entendait souvent grincer les avirons dans le silence du soir.

Les courses de bateaux modèles, fort prisées à l'époque, réunissaient de réels chefs d'oeuvre issus presque toujours des mains de vieux matelots et l'on pouvait voir des messieurs grisonnants suivre le déroulement des épreuves avec autant de passion que les jeunes propriétaires de ces navires miniatures qui trépignaient d'impatience sur la grève où se jugeait l'arrivée.

Les courses aux canards ou au porcelet abondamment suiffé permettaient aux bons nageurs de se mettre en vedette. Ce n'était pas besogne aisée que de capturer ces animaux qu'on ne pouvait parfois récupérer que lorsque, affolés, ils regagnaient d'eux-mêmes le rivage (1).

Sur la route, soucieux de drainer la foule d'un débit à l'autre, le Comité organisait de nombreux jeux qui obtenaient la faveur du public: course en sac, repas des gourmands, occasion d'un casse-croûte gratuit, jeu de la poêle d'où les candidats revenaient la figure noire de suie, course aux oeufs, courses à pied, autant de compétitions qui permettaient aux gamins du cru de récolter quelques pièces bien vite transformées en friandises.

De modestes éventaires de marchands forains au long de la route proposaient aux passants des fruits, des jouets, des sucreries et surtout de ces petits gâteaux ronds, surmontés d'un bonbon jaune, rouge ou blanc dont il était usage d'apporter un sac à ceux qui n'avaient pu assister à la fête et que l'on appelait des "patiented".

(1) Un Lannilisien surnommé "Canard" devait ce sobriquet à son habilité dans la capture de ces palmipèdes à l'occasion des courses aux canards.

A la porte du couvent des Anges, la vieille Madame LE ROUX installait aussi ses balances pour vendre, ce jour-là, des fruits provenant des arbres plus que centenaires qu'avaient jadis plantés les moines.

Les amateurs de jeux d'argent se retrouvaient au jeu de quilles ou près d'un antique lance boules à ressort, ancêtre bien rustique de nos modernes "flippers".

En fin d'après-midi, les vainqueurs allaient recevoir leurs prix des mains du Trésorier. C'était là un sujet à discussions, à querelles parfois. Il se trouvait toujours quelques contestataires victimes d'une manoeuvre traîtresse, d'une entorse aux "sacro saintes Lois de Barre et de Route" si bien que, l'alcool aidant, on assistait parfois à de sérieux pigilats.

Mais tout finissait quand même par des chansons. On dansait au port, on dansait aux Anges. Cavaliers, cavalières, se tenant par le petit doigt, formaient un grand cercle et tournaient sans arrêt en balançant les bras en cadence. Nos danseurs progressaient; trois pas en avant, deux pas sur place, au rythme de chansons dont beaucoup, transmises de génération en génération, avaient des paroles françaises.

On y retrouvait me semble-t-il les chansons dites "de gaillard d'avant", qu'entonnaient jadis dans leurs rares moments d'inaction et pour tromper l'ennui, les long courriers d'antan. On chantait aussi en breton bien sûr et "Ar billemic toud, ami Colin mon ami" succédait souvent à "Belle rose de Printemps" ou "Aux filles du bourg de LANDEDA". Une femme à la voix aiguë lançait en soliste une phrase que reprenaient chaque fois ensemble tous les danseurs. Oh ! Ce n'était pas les chœurs de l'Opéra ni ceux des moines de Solesme, mais chacun y mettait tant de bonne volonté que l'on prenait plaisir à voir évoluer les danseurs.

Après la Grande Guerre, dans les années 20 à 25, apparut une danse nouvelle dite "Danse de Molène" ou "Gavotte de Molène". Bien plus vivante que nos monotones rondes, elle s'apparentait déjà aux danses plus savantes et plus dynamiques de la truculente Cornouaille.

"Laissons les rubans qui virent qui volent,
Laissons les rubans voler..."

Et de saisir la cavalière par la taille pour la faire virevolter et de reprendre, deux par deux, la danse en cercle.

Tout cela durait jusqu'à la fin du jour. Ne fallait-il pas que nombre de jeunes filles soient rentrées au coucher du soleil ? Il y aurait bien sûr quelques joyeuses parties de "godellig" (1)), sur le chemin du retour mais cela ne portait pas à conséquence .

(1) de "godel", de poche.

Les jeunes gens fouillaient de force des poches de leurs compagnes pour, disaient-ils, s'emparer de leur mouchoir. Il ne viendra bien sûr à l'idée de personne que ce n'était pas l'unique but de leurs manoeuvres. Faudrait-il avoir l'esprit mal fait !.

réunissait le soir les amateurs de danses modernes. Rien de comparable avec l'ambiance des actuelles réunions dansantes. Il s'agissait d'un bal de famille (j'y ai encore vu danser le Quadrille des Lanciers comme sous Napoléon III) où mêlés à nos voisins de LANNILIS, PLOUGUERNEAU, PLOUDALMEZEAU, les jeunes gens cotoyaient les couples mariés et même de bonnes vieilles venues en curieuses et ... critiques singulièrement vigilantes.

Enfin, une à une, les lumières s'éteignaient. Chacun regagnait son logis. Dans le port, les bateaux doucement bercés semblaient se remettre de cette folle journée. Peut-être pouvait-on encore discerner quelque part sur le sentier douanier qui mène à l'Armorique, sur les hauteurs de Kersalou ou par les chemins qui rejoignent le bourg, les échos de quelques voix avinées lançant aux étoiles les airs à danser de l'après-midi, quelque "scie" populaire apprise au Service ou, émanation d'une lointaine retraite de communion, quelques bribes de vieux cantiques bretons. Bientôt l'immense pinceau lumineux du phare de l'Île Vierge ne balayerait plus qu'une agglomération calme et silencieuse.

Le lundi, règnerait à l'ABER-WRAC'H, l'atmosphère habituelle des lendemains de liesse. A la porte des cafés s'entasseraient les casiers de bouteilles vides. Une odeur d'eau de javel et de sciure de bois s'exhalerait des débits lavés à grande eau, cependant par endroits, de longues traînées malodorantes témoigneraient des vertus diurétiques des liquides ingurgités.

La "MADELEINE" regagnerait son abri. Un à un descendraient les pavillons de Code. Chacun reprendrait ses occupations.

Bientôt viendra l'automne, puis l'hiver, saison des veillées où l'on se rend en groupe, guidés par une clignotante lanterne retrouver les conteurs d'histoires ou les "cans-cans" des commères.

Quel plaisir ce sera d'évoquer encore tous ces souvenirs de régates entre deux parties de dominos ou de loto, en écoutant la pluie battre les vitres, et au dehors hurler le suroît.

11 NOVEMBRE 1977

Georges MENUT

(1) littéralement : ventre contre ventre



JOURNAL D'UN CAPITAINE D'ARMES (1897)

R. ROSEC de ST RENAN

SOUVENIRS D'UN OFFICIER MARINIER DU SIECLE DERNIER
(EXTRAITS DU JOURNAL D'UN CAPITAINE D'ARMES. 1897 PAR
René ROSEC dit VIDOCQ de Saint Renan (1))



Le "Capitaine d'Armes", le "bidel" comme l'appellent les matelots, est le véritable commissaire de police du bord. Il veille à l'ordre, à la propreté et surtout à la discipline, tâche fort ardue surtout aux escales où les marins... se défoulent volontiers.

La spécialité de fusilier lui confère également la charge des munitions embarquées. Il déplore d'ailleurs, à plusieurs reprises, le gaspillage de poudre que lui imposent tous les coups de canon qu'exige le protocole militaire pour saluer soit la terre, soit les navires étrangers.

René ROSEC, dit Vidocq est, comme nous, un gars du Léon, de Saint Renan plus exactement où il a vu le jour en 1857.

Il s'éteindra en 1940 à l'âge de 83 ans après une existence mouvementée et fort bien remplie. L'Algérie, la Nouvelle Calédonie en 1871, le Tonkin en 1885, Nouméa encore, puis la Chine en 1897-98 recevront tour à tour sa visite .

A l'époque, pour nos marins, des "campagnes" qui les tenaient éloignés pendant 2 ou 3 ans de leur famille et de leur pays étaient des absences considérées comme normales.

Le 28 JANVIER 1897, il quitte BREST pour, via MARSEILLE, rejoindre à NOUMEA en Nouvelle Calédonie, sa nouvelle affection : le croiseur Duguay-Trouin, navire mixte "voile- vapeur".

(1) Y. ROSEC. JESTIN Editeur

.../...

En vente dans les librairies DIALOGUES, JOUHANNEAU (rue de Siam)
MURIEL (au Vieux Brest) rue Traverse.

C'est ensuite TAHITI puis les Iles sous le Vent...Laissons-le évoquer ses escales en ces lieux que n'avait pas encore corrompu ce que nous appelons notre "civilisation" :

23 AOUT 1897. Dans la matinée, nous embarquons sept boeufs et prenons les dispositions pour partir .Le commandant m'annonce que j'aurai deux passagers civils à recevoir et me recommande de ne pas laisser d'autres monter à bord... Ce sont d'abord trois femmes qui se présentent au compte du commandant en chef puis sept autres au compte des officiers(!) Jamais je n'avais vu pareil "sérail" sur un navire français (Sic).

Dans la soirée, je m'aperçois que les aspirants ont "emprunté" trois wahinées à Messieurs les Officiers , qu'on me donne consigne d'évacuer à 8 H précises.

Je vais rire tout à l'heure car Messieurs les "Gambis" (*) ne voudront pas lâcher leurs proies... Je vais être embarrassé de cette marchandise de contrebande (Resic).

Le soir à sept heures trente, le bâtiment est envahi par les naturels du pays. Le commandant Fort arrive avec la Reine et sa suite : une pirogue de guerre contenant quatre vingts jeunes filles de 14 à 20 ans avec la musique, un tambour et une grosse caisse d'au moins un mètre de haut et trois de circonférence . Elle est portée par deux hommes, un troisième frappe dessus à tours de bras, produisant un vacarme infernal. Ces dames ou jeunes filles nous font voir comment on danse dans leur pays...

A neuf heures, l'équipage se mêle à la danse et la gaité s'accroît. Je fais distribuer du pain de conserve, puis du vin et du thé avec du Cognac.

Aussi, vers onze heures les Wahinées sont elles grises ou saoules.

25 AOUT: Le commandant m'a prévenu dans la journée que nous aurions les femmes à bord ce soir et qu'il faut leur préparer le pain, le vin et le thé.

A Huit heures, j'ai déjà 112 femmes et 57 indigènes à bord, avec trois musiques.

Heureusement, tout est permis ce soir à bord. J'ai reçu l'ordre de laisser descendre partout, sauf les hommes. Aussi y-a-t-il du monde dans toutes les chambres d'officiers, d'aspirants et de maîtres, sur le gaillard, dans les machines, enfin dans tous les endroits sombres.

Quelle fête ! Tout le monde s'en paye !.

23 AOUT : Escale à RAIATEA.

Les habitants se font inviter par l'intermédiaire du résident... Ils nous apportent des cocos, des poulets, des bananes, un cochon , des oeufs, des ignames, etc.. Il y a de quoi donner un vrai festin à l'équipage.

(*)"Gambi": surnom donné aux jeunes aspirants.

.../...

De six heures à minuit, nous recevons quatre cent soixante deux indigènes avec quatre musiques. Je ne peux décrire toute la fête, les chœurs, les chants et surtout la danse du ventre exécutée avec un ensemble parfait par 50 à 60 jeunes filles.

Comment se termine la soirée à bord ? Je ne peux l'écrire car ce qui s'est passé ne s'écrit point (sans commentaires !).

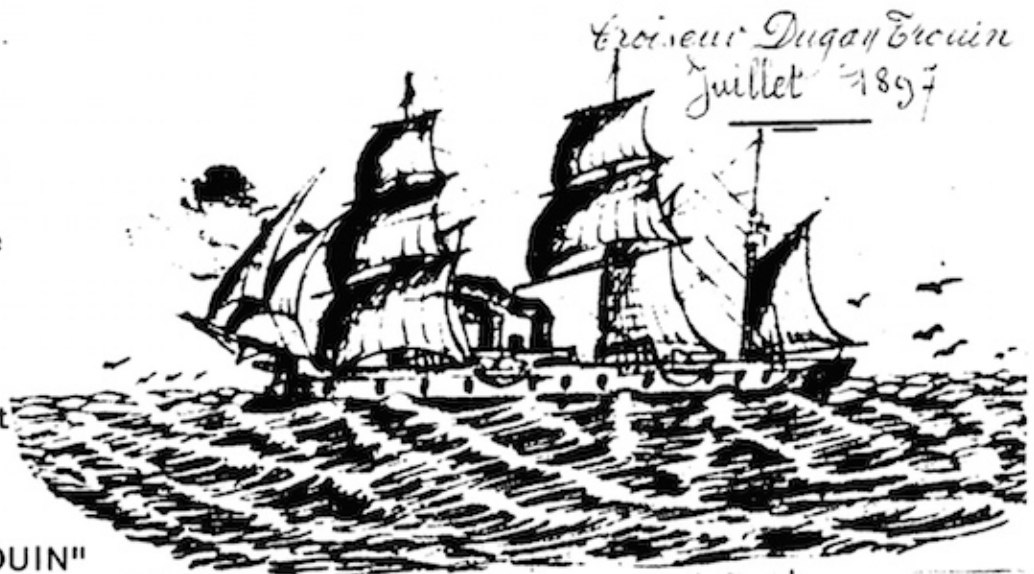
31 AOUT. Escale à BORA BORA.

Aujourd'hui, c'est le banquet avec un festin monstre. La noce débute à une heure de l'après midi : 433 gourmandes et quelques gourmands envahissent le navire au son des grosses caisses et de tam-tams. On commence par des chants et des danses du ventre. A trois heures, c'est le repas. Il n'y a point de table. Ces dames sont placées sur quatre rangs, se faisant face deux par deux avec au milieu juste l'espace nécessaire pour circuler.

Une barrique de vin est placée au milieu du point. En trente minutes dix huit sacs de pain et cinquante cins kilos de conserves de boeuf sont consommés, la barrique est presque vide !. Je fais distribuer environ 300 litres de thé. Puissent tous ces invités avoir au moins témoigné de la reconnaissance du ventre.

Le passage de la ligne.

Jadis, comme encore de nos jours, le passage de l'équateur (la ligne) donnait lieu pendant une journée entière, à toute une cérémonie dont faisaient les frais les néophytes qui pour la première fois changeaient d'hémisphère.



A bord du "DUGUAY-TROUIN"

on s'est bien gardé de
faillir à la tradition...

et le Capitaine d'Armes ROSEC raconte :

"A 3 H, tout le monde est sur le pont, à l'exception des chauffeurs et mécaniciens de service. Au commandement de "serrer les rangs", tambours, cymbales et chaudrons retentissent du haut du grand mât tandis que pluie et grêle tombent à torrents des trois mâts.

Le postillon de la ligne surgit du haut du grand mât, glissant le long d'une corde et tirant au revolver. Il est chaussé de bottes démesurées et coiffé d'un chapeau de facteur. Il se présente au commandant muni d'une lettre cachetée informant ce dernier que le bâtiment entrera demain dans le Royaume de la Ligne et qu'il devra remettre son commandement au Roi des Mers, Neptune.

.../...

Le lendemain à onze heures quarante cinq, tous les figurants sont sur le pont avant. En tête vient l'"astronome" qui prend la hauteur du soleil avec une bouteille de vin . A Midi précises, il sonne la cloche du bord. C'est le début de la fête. Le commandant remet le navire au Père la Ligne et à son pilote.

Le Père la Ligne est habillé de pavillons multicolores et coiffé d'une couronne en fer blanc. Il est accompagné de Madame la Ligne, un jeune gabier déguisé en femme et de huit gendarmes coiffés d'énormes chapeaux faits de cercles de barriques recouverts de toile peinte.

Le défilé continue avec douze diabolins en caleçons de bain: les décrotteurs. Le barbier brandit dans sa main droite un rasoir en bois et les aides sont armés de brosses avec lesquelles ils vont badigeonner les marins de suie et de peinture noire.

Le commissaire de la ligne prend place à côté de la fameuse baille qui est une toile à voile remplie d'eau dont le niveau est maintenu constant par une pompe à vapeur .

Voici enfin le curé, prédicateur du Royaume de la Ligne, qui monte en chaire, une guérite en toile suspendue à 3 mètres au dessus de la baille. Le prédicateur joue un rôle très important car il doit discourir à propos de ce que l'équipage pense de l'Etat Major et des Maîtres.

Il flatte le Commandant, le docteur , l'Etat Major, les Maîtres et déclare, on l'aurait deviné, pour clore son homélie : 'Le Père de la Ligne vous demande, Commandant, d'accorder une double ration à l'équipage et de suspendre les punitions légères. Que ceux qui n'ont pas eu ce baptême qui ne se reçoit qu'une fois dans l'existence se présentent et recevez mes frères en le Père La Ligne, ma bénédiction. Amen.

A cette dernière parole du curé, un gabier lâche la corde retenant la guérite et le pauvre prédicateur tombe avec cette dernière dans le réservoir d'eau où les diabolins se précipitent pour l'enfoncer jusqu'au fond. C'est maintenant que la fête commence vraiment. Tout le cortège du Père la Ligne se range autour de la baille et l'on dirait qu'il y a là des hommes de tous les pays : des blancs enfarinés, des noirs, des rouges , des jaunes . Le Grand Commissaire commence l'appel de ceux qui doivent recevoir le baptême.

Quelques hommes sont aller se cacher. Aussitôt les gendarmes et une nuée de diabolins leur courent après et fouillent toutes parties du navire. Retrouvé, le récalcitrant est porté triomphalement jusqu'à la baille où il est confié au barbier et aux sauvages. Son visage est barbouillé de peinture que le barbier étale avec son rasoir.

Enfin le patient est placé sur le bord du réservoir et au moment où il s'y attend le moins, un sauvage lève la planche à bascule et l'homme est précipité dans la grande baille où une douzaine de diabolins le maintiennent et le retournent dans tous les sens tandis que les sauvages se trouvant dans les haubans du grand mât l'arrosent à l'aide de pompes à vapeur , au point que le malheureux aveuglé par tous ces jets ne peut plus sortir. Tout le monde est mouillé, enfariné, noirci par la suie que les diabolins distribuent à profusion. La fête se poursuit pendant cinq heures, officiers et marins mêlés. A 5 H tout est fini. Selon les vœux du Père la Ligne, le Commandant accorde la double à l'équipage et remet des punitions légères.

Recueilli par G. Reboled.

On ne s'ennuyait pas dans la "Royale" au siècle dernier !!!